

Journal de guerre de Justin Verrier

(Fonds Jean-Claude FINAND)

Musicien-brancardier au 99^e régiment d'infanterie (Novembre 1914 -août 1916)

Merci à monsieur et madame GRANDJEAN. Merci à André MUDLER, (ancien président de l'Amicale des Anciens des 99e et 299e régiments d'infanterie).

Justin Henri Régis VERRIER est né le 30 juillet 1891 à Saint-Sorlin (Drôme) et mort au combat le 1er août 1916 au ravin des Fontaines près de Verdun (Meuse).

1914

3 novembre

Toute la journée, on se prépare à partir au feu pour la 2e fois. On embarque à 7 h. à Sainte-Colombe-lès-Vienne.

4 novembre

Toute la journée dans le train. On traverse des pays qui loin d'être aussi intéressants que lorsqu'on est allé dans les Vosges. On passe à Paray-le-Monial, Moulins, Nevers, Cosne.

Jeudi 5 novembre

Passons à Saint-Denis à 7 h. du matin, Creil, Clermont. On débarque à Guillaucourt à 3 h. de l'après-midi. On couche dans une grande ferme.

Vendredi 6 novembre

Dès 6 h. du matin, on part vers la ligne de feu. On arrive à Chuignes où j'ai le bonheur de rencontrer la musique. On nous rassemble dans un champ et vite je me débrouille pour rester comme brancardier. J'y réussis, et vite je m'installe avec mes bons camarades les musiciens. Dès le soir, la fusillade commence avec fureur, l'ennemi attaque sans succès. Malgré tout cela, je dors bien dans la paille.

Samedi 7 novembre

On se lève à l'heure qu'on veut, on boit un bon chocolat au lait. La journée se passe bien tranquillement.

Dimanche 8 novembre

Journée très tranquille, pas un seul coup de fusil. On croit que les boches commencent à battre en retraite. La soirée se passe à chanter, on ne se croirait pas à la guerre. Tout le monde rit de bon coeur et oublie toutes les misères.

Lundi 9 novembre

Dès le matin, j'ai le plaisir de voir CHOSSON. La journée se passe encore sans incident.

Mardi 10 novembre

Rien de particulier.

Mercredi 11 novembre

Il nous arrive beaucoup de renforts, aussi on se prépare à une forte attaque avec l'espoir d'enfoncer les boches. Les renforts se retirent pour attaquer vers un autre front. Dès que la nuit arrive, on entend une forte canonnade. Il pleut, il fait un vent très violent, aussi, c'est vraiment lugubre par une nuit aussi noire.

Jeudi 12 novembre

Rien de particulier.

Jusqu'au 20 novembre, pas grand chose à signaler. Les jours de beau temps on voit beaucoup d'aéros. J'en ai vu descendre un par nos canons. Aujourd'hui, il y a par-là beaucoup d'officiers, aussi il doit se préparer quelque chose contre les allemands. Cette nuit, il est tombé de la neige, il fait très froid.

Samedi 28 novembre

Dans la nuit de vendredi de nombreux régiments d'artillerie et d'infanterie arrivent car on prépare une attaque. Dès le matin la canonnade et la fusillade commencent, terrible. Je n'avais encore rien entendu de pareil. C'est à peine 10 h. et il y a déjà de nombreux blessés qui ont droit à une forte (...) car il a fallu qu'ils aillent couper les fils de fer qui sont devant les tranchées boches. Nous n'avancions pour ainsi dire pas.

Dimanche 29 novembre

Situation inchangée, toujours forte canonnade. J'ai oublié de dire qu'il y a 8 jours nous avons fêté Sainte-Cécile dans notre petite maison que nous appelons notre château. Tout le monde a chanté. Enfin, c'est une bonne soirée. Tout cela s'est fait au son du canon et aussi de canons de vin. On est vraiment devenus bons guerriers car on ne s'émeut plus de rien.

Jeudi 3 décembre

Nous voilà maintenant tranquilles de nouveau dans notre ancien cantonnement à Chuignes. Quant à moi, je suis cuisinier de la musique ; je suis tout heureux de ce nouvel emploi.

Mardi 8 décembre

Toujours rien de particulier à signaler. Aujourd'hui je pense aux belles illuminations qu'il doit y avoir à Lyon.

Jeudi 17 décembre

Toute la nuit et toute la journée on entend une canonnade et une fusillade terribles. C'est un vrai roulement de tambour. C'est vraiment terrible d'entendre tous ces engins qui crachent la mort !!!!

Vendredi 18 décembre

La canonnade et la fusillade font toujours rage. Bien qu'il tombe autour de nous des obus, nous commençons les répétitions. Pour nous réveiller, le chef nous fait jouer le Tram. Ce (...) nous fait revivre et tous les musiciens se sentent transportés à Lyon. Faire de la musique pendant que des camarades se font tuer, vous fait une drôle d'impression.

Samedi 19 décembre

Les répétitions continuent. On se prépare à attaquer demain matin.

Dimanche 20 décembre

L'attaque annoncée n'est qu'un faux bruit.

Samedi 26 décembre

On voit passer des prisonniers qui sont tout heureux d'avoir ainsi fini la guerre. Ils causent tous français et nous disent de bonnes blagues. On les photographie et ils nous disent qu'ils feront une sale gueule si on ne leur prend pas une photo. Ce jour-là, nous sommes allés à Harbonnières à une remise de décorations. Je n'ai pas pu y voir Fernand.

Dimanche 27 décembre

J'ai eu le plaisir de voir arriver GIRAUD. On boit un bon litre et on est heureux de causer un peu de notre cher Saint-Sorlin.

1915

Vendredi 1er janvier

Beaucoup de camarades ont fait la vie toute la nuit et c'est très drôle de les voir venir nous souhaiter la bonne année dans la paille. Cette journée est remplie d'éloges pour la musique, le matin par le général de division, l'après-midi, par l'ancien ministre de la guerre MESSIMY. On boit le champagne et l'on a beaucoup d'autres gâteries. L'ami BOUVAREL est blessé au bras. J'ai le plaisir de voir l'ami MAGNAT qui couche avec moi.

Dimanche 10 janvier

Nous donnions un beau concert lorsque les balles (*boches ?*), nous entendant, nous envoient de grosses marmites qui tombent près de nous ; aussi on est obligé d'arrêter le concert.

Lundi 11 janvier

On assiste à la décoration d'un bon vieux soldat qui a déjà fait la guerre de 1870 et comme on faisait défiler le bataillon dans Chuignes, les boches nous jouent le même tour qu'hier.

Jeudi 21 janvier

Journée très pénible, la pluie toute la journée. On va d'abord à Proyart assister à une revue passée par le général de CASTELNAU. On fait défiler les troupes dans la boue jusqu'à la cheville. On pose 1 heure, toujours la pluie, on dîne assez bien pour vite partir à Harbonnières où l'on donne concert avec le 75e. Charmante petite ville. Enfin on rentre à Chuignes bien trempés. Le soir, on fait une jolie petite bombe qui nous fait oublier toutes les misères de la journée.

Samedi 31 janvier

Journée bien pénible pour la musique car, en sortant de la salle de répétition, on se voit criblés d'éclats d'obus, car de grosses marmites arrivent à peine à 20 mètres d'ici. Heureusement tout le monde s'en tire sans accident. Tout le monde a bien eu peur ce jour-là d'y laisser sa peau.

Jeudi 4 février

À 11 h. les boches nous font tomber dessus une pluie d'obus. Tout le monde est affolé, on ne sait plus où se mettre. Tout près d'ici, la petite Germaine est tuée ainsi que sa mère ; elles étaient déchiquetées ; leur cousine était blessée ; il y a eu aussi

plusieurs musiciens blessés. Bien triste journée, voir ces femmes ainsi déchiquetées est plus horrible à voir que des militaires.

Mercredi 10 février

La musique se déplace à Méricourt pour une réception d'officiers étrangers. On joue pendant le dîner que leur offre le général de division. Voir ces officiers avec tous leurs costumes différents est pour nous très intéressant. Ils prennent la musique en photo, aussi sans doute, on aura l'honneur d'être dans plusieurs journaux étrangers.

Jeudi 11 février

Nous allons à Harbonnières donner concert. Il y avait beaucoup de monde.

Vendredi 12 février

Toute la nuit passée et aujourd'hui encore, l'artillerie tire sans arrêt. Les boches doivent recevoir quelque chose sur la tête !! C'est un vacarme infernal. C'est bien ce qu'on pourrait appeler "la journée du 75".

Mercredi 17 février

Le 99e est relevé. Nous quittons Chuignes pour venir quelques jours en repos à Lamotte-en-Santerre où l'on se sent vivre car l'on n'entend plus miauler ces maudits obus boches. Avant de quitter Chuignes, les boches nous ont bien arrosés d'obus. Ici c'est la vie tranquille aussi on croit avoir repris une nouvelle vie.

Samedi 20 février

Notre repos a été de courte durée, car à midi il faut être prêt à partir. On revient à notre grande stupéfaction à Chuignes.

Jeudi 4 mars

On va donner concert à Harbonnières où j'ai le plaisir de voir G. GUITRON.

9 mars

Une de nos patrouilles réussit à contourner le petit-poste boche et à tuer les sentinelles.

Chuignes 22 mars

Dès 7 h. du matin, on voit s'engager un vrai combat dans les airs entre 4 biplans français et un boche. Leurs mitrailleuses font rage. Malheureusement, l'aéro boche échappe aux nôtres et se sauve dans ses lignes.

Morcourt 3 avril

Nous sommes en repos à Morcourt, petit village sur les bords de la Somme où l'on est assez bien, on est surtout bien tranquilles car les obus ne sifflent plus.

Chuignes 10 avril

Nous revenons à Chuignes où nous donnons un concert. Le concert est à peine terminé qu'à 50 m. de nous s'abat une pluie d'obus.

13 avril

Il est 8 h. du soir lorsqu'à notre gauche, on entend une canonnade terrible ; on nous dit que ce sont les marsouins qui attaquent.

18 avril

Nous quittons Chuignes pour toujours ; nous venons en repos à Morcourt.

19 avril

Nous sommes encore à Morcourt. Nous passons une bonne journée de repos. Il fait un temps splendide. J'ai le plaisir de voir CHAMPION.

20 avril

On quitte Morcourt pour venir à Bray-sur-Somme, charmante petite ville sur les bords de la Somme.

22 avril

On donne concert.

25 mai

Dès 3 h. 1/2 du matin, nous sommes réveillés en sursaut par des bombes d'aéros qui ne tombent pas loin de nous. On sort et on voit en l'air 6 aéros boches ; enfin ils n'ont pas fait trop de mal. Il y a eu un soldat qui a eu la jambe coupée, et notre porte-drapeau a été blessé. Notre chef de musique a eu la fenêtre de sa chambre brisée.

Jusqu'au 20 juin, rien de bien important à signaler. Ce jour-là, par vengeance, les boches arrosent Bray de gros obus qui tuent 2 femmes et 1 civil.

Le 21, c'est une pluie d'obus dès 3 h. du matin.

Le 22, ils en lancent encore davantage sans faire trop de mal.

Le 14 juillet

On ne peut rêver pareille journée à l'ordinaire on a beaucoup de gâteries.

A 6 h. nous donnons un concert avec la musique du 22e et celle du 24e territorial du Havre.

Le soir, il y a une petite fête de nuit où nous prêtons notre concours et où l'on attend de nombreux artistes, et entre autres, le grand ténor Marcellin. Ce jour-là, les boches nous ont bien laissés tranquilles, car on n'entend ni un coup de canon, ni un coup de fusil. En somme, c'est une belle journée.

Le 19 juillet

Nous attaquons les boches. Cette attaque est menée par le 403e et le 410e. On avance un peu. Il y a 50 prisonniers. Ce jour-là, on assiste à un vrai combat aérien entre aéros français et boches. Les mitrailleuses font rage. Un de nos aviateurs atterrit dans nos lignes près de Bray car il est blessé. Rien n'est plus beau à voir que ces combats dans les airs. On ne savait plus où l'on était, car le canon n'arrêtait pas une minute. Quel enfer.

10 août

Tout le 99e est relevé. Nous sommes remplacés par des anglais. On quitte Bray-sur-Somme à 5 h. du matin. Il fait un temps lourd, aussi la marche est pénible. On vient jusqu'à Cerisy où des autos nous attendent. On embarque à midi pour une destination inconnue. On arrive à 5 h. du soir à Moreuil qui est un gentil petit pays. A l'heure où j'écris, je suis dans un gentil petit jardin devant une table bien garnie car une bonne dame a bien voulu nous faire à manger.

11 août

On passe la journée à Moreuil, on y donne concert.

12 août

Encore à Moreuil, remise de décorations.

13 août

On embarque à Moreuil à midi ; on passe à Paris (Pantin) à minuit.

14 août

Toujours dans le train, on passe à Epinay où je vois les beaux établissements Mercier. On débarque à Cuperly à 11 h. du matin. On part de suite à pied ; on traverse le camp de Châlons ; en traversant Châlons, on joue. La fatigue est terrible car il fait une grosse chaleur et l'on est bien chargé et de plus, pour toute nourriture, on a 1 boîte de singe. À partir de 8 h., il pleut à torrent. Enfin, on arrive à la Chaussée-sur-Marne à 10 h. du soir. On est si fatigués qu'on s'écroule sur un peu de paille sans avoir le courage de se changer bien qu'on soit mouillé de transpiration et de pluie ; on dort bien quand même.

15 août

Dès le matin, j'ai le plaisir de voir M. VILLAZ ; on donne concert l'après-midi.

16 août

Repos

17 août

Évolution du régiment (?)

18 août

On part dès 1 h. du matin pour Saint-Julien où j'ai le plaisir de voir Armand SARRAZIN ; on y arrive à 9 h. du matin. La marche a été pénible, car le pays est désert ; on ne voit pas une maison sinon un pays où toutes les maisons ont été brûlées par les boches.

19 août

On quitte Saint-Julien dès 3 h. du matin. La marche est encore très pénible car elle se fait dans des pays tout à fait déserts. On arrive à 9 h. dans un petit bois près de Somme-Suippes. On couche dans le bois où l'on aménage des cahutes en terre. C'est une vraie vie de sauvage. On n'a pas seulement d'eau pour se laver.

27 août

On quitte ce désert pour se rapprocher des boches. On est encore dans les bois et logés dans des cahutes. Je vois beaucoup de camarades du 75e ainsi que SETIEN qui est au 416e. On s'habitue assez bien à cette vie de sauvage.

Dans la nuit du 28 au 29 août, nous étions couchés lorsqu'arrive une pluie torrentielle qui nous inonde dans notre cahute et nous oblige à nous lever. On fait un petit fossé d'écoulement et l'on se recouche dans la boue, car on n'a pas de paille. Impossible de s'endormir car le canon fait rage. Tout tremble.

Dans la nuit du 30 au 31, notre artillerie fait rage si bien qu'on ne peut pas dormir. Tout tremble.

1er septembre

On va travailler aux boyaux, on charrie de gros rondins pour courir ([couvrir ?](#))

2 et 3 septembre

Même travail.

4 septembre

Même travail. Les obus boches arrivent près de nous ; il en est un surtout qui éclate bien au-dessus de nous.

5 septembre

On s'approche des boches ; aussi on commence à recevoir des balles. Tout le monde est bien fatigué car on est debout depuis 3 h.1/2 du matin pour ne finir que le soir à 5 h.

6 septembre

Même travail encore plus près des boches. Les balles sifflent.

7 septembre

On travaille encore aux boyaux de plus en plus près des boches, aussi les obus tombent tellement qu'on est obligé d'arrêter le travail. Une vingtaine de camarades de la 5e compagnie qui travaillent avec nous sont blessés ; il y a 2 tués.

8 septembre

Repos dans la journée.

Du 9 au 10 septembre

Enfin on s'est aperçu que nous étions trop exposés en allant travailler de jour, on y va maintenant la nuit. On reçoit un peu moins d'obus. Par contre les balles sifflent de toutes parts.

Du 10 au 11 septembre

Nuit assez calme.

Du 11 au 12 septembre

Les boches tirent beaucoup. Un obus tombe juste sur notre tas de rondins ; heureusement nous étions en route pour en porter au petit entonnoir.

Du 12 au 13 septembre

Notre artillerie fait rage et il est pénible de travailler dans un enfer pareil. Les boches ne ripostent pas. Tout ce travail de nuit est très pénible.

14 septembre

Repos

15 septembre

On va travailler de jour pour construire notre poste de secours.

16 septembre

On va encore au travail mais l'après-midi les boches nous bombardent si bien qu'on est obligé d'arrêter le travail.

17 septembre

Même travail.

18 septembre

Je suis un peu malade aussi je ne vais pas au travail. Une attaque des nôtres s'est produite dans la nuit sans donner de résultats.

21 septembre

On est toujours au travail dans le boyau A3. 2 de nos officiers sont tués.

22 septembre

Encore au travail, mais dès le matin, les boches nous bombardent ; à 10 m. de nous, un soldat du 416e a une jambe coupée net par un obus. Son courage nous émerveille. On est abruti par l'artillerie qui fait rage.

23 septembre

Repos. Le bombardement fait rage. C'est terrible. L'après-midi, je suis décoré de la croix de guerre.

24 septembre

Le bombardement est encore plus terrible. Il y a des trains blindés. On fait les derniers préparatifs. Dans les compagnies, les hommes sont nantis de grands couteaux, de revolvers, etc... Le moral des hommes est meilleur. La 3e escouade dont je fais partie part le soir aux tranchées. Nous sommes surpris par des obus asphyxiants dont on se garantit par des masques.

25 septembre

La canonnade est terrible. A 8 h. 1/4 on fait un simulacre d'attaque ; à 9 h. 1/4 l'attaque commence. Nos poilus sortent avec fureur des tranchées et atteignent vite leurs points sans trop de pertes. On fait des centaines et des centaines de prisonniers par qui on se fait aider pour transporter les blessés qui sont pénibles à transporter dans les boyaux bouleversés. On est bien fatigués et c'est miracle de sortir sans rien de cet enfer. On progresse avec une rapidité incroyable. Les boches vous paient des cigares. Le 99e a marché d'une façon merveilleuse.

Dimanche 26 septembre

L'attaque se poursuit avec succès. Le 99e est en réserve. On voit cette fois les tranchées boches dans lesquelles on trouve des tas de leurs cadavres et toutes sortes de souvenirs. Ils étaient bien installés.

Lundi 27 septembre

Après avoir passé une nuit à la belle étoile et par la pluie, on commence à avoir des blessés dès le matin. L'après-midi, le 99e attaque la dernière tranchée boche à 4 h. On ne peut aller que jusqu'aux fils de fer. On transporte des blessés presque toute la nuit.

Mardi 28 septembre

On avance encore notre poste de secours. Pas beaucoup de blessés. On passe la nuit dans une jolie cagna boche où l'on trouve des lits, des fauteuils, etc... Ils étaient bien installés.

29 mercredi

On nous dit qu'à notre gauche la trouée s'est faite. On n'avance pas chez nous.

Jeudi 30

Rien de nouveau.

Vendredi 1er octobre

On est au repos dans les bois où il ne fait pas bon coucher, car il fait froid.

Samedi 2

Toujours en repos.

Dimanche 3

Le bombardement recommence.

Lundi 4 octobre

Voici le 4^e jour que l'on couche assis dans un boyau. Je fais la chasse aux poux ; tout le monde en est couvert car depuis 1 mois on ne se lave pas.

Mardi 5 octobre

On couche encore assis dans le boyau où l'on cause du bonheur que l'on aura de retourner chez soi. Le bombardement est terrible.

Mercredi 6 octobre

L'attaque reprend dès 5 h. 1/4. Le 99^e est en réserve ; malgré cela on a dès le matin des blessés. Toute la nuit la canonnade a été terrible. Les boches nous envoient des gaz asphyxiants.

Jeudi 7 octobre

On est en réserve. À 5 h. du soir, les boches contre-attaquent mais sont repoussés. Ils reviennent à la charge à 6 h. et ils sont encore repoussés.

Vendredi 8 octobre

Toujours en réserve.

Samedi 9 octobre

On vient au repos à la cote 152 pour y faire de la musique.

Dimanche 10

Répétition

Lundi 11 octobre

Enfin on nous laisse une demi-journée pour nous nettoyer. J'oubliais de dire que le 9 un avion boche nous a descendu ici tout près, une de nos saucisses.

16 octobre

Enfin, on quitte ces maudits bois pour venir à Courtisols où enfin on se sent revivre. On couche enfin à l'abri.

18 octobre

On quitte Courtisols dès 3 h. du matin pour embarquer à Châlons à 10 h. On traverse tout Châlons en jouant, on est très applaudis. On débarque à 4 h. du matin à Champagny (Haute-Saône). On part pour aller cantonner dans un gentil petit pays où tout le monde nous fait bon accueil. Je fais un bon dîner avec de bonnes gens. Quel plaisir de se sentir dans de tels pays (Chenebier).

21 octobre

On donne un concert pendant lequel une dame nous donne un bouquet.

22 octobre

Grande remise de décorations. La petite fille de l'école apportant des bouquets aux décorés. C'est charmant.

Ici, interruption du carnet. Justin en prend un nouveau en décembre 1915 à Dannemarie (Alsace).

3 décembre (Chenebier)

J'arrive de permission aussi le soir, on fait un bon repas chez la famille BEJEAU. Les quelques provisions que j'apporte ont une chaude réception.

4 décembre

Le soir, il y a une jolie bombe.

5 décembre

On donne concert.

6 décembre

Rien de particulier.

7 décembre

A notre grande surprise on apprend que demain nous quittons notre petit village de Chenebier. Quelle triste nouvelle pour nous car nous étions vraiment bien. Le soir, on va dire adieu à la famille BEJEAU où tout le monde pleure de nous voir partir.

8 décembre

Dès 6 h. du matin, on se met en route par la pluie. On traverse Belfort en jouant. Il pleut à torrents. Tout va bien quand même. On arrive à Petit-Croix qui est le village où a été tué l'aviateur PEGOUD.

11 décembre

On quitte Petit-Croix à 9 h. du matin et à 9 h. 1/2, on passe la frontière à Montreux-le-Vieux. On arrive à midi à Dannemarie où on s'installe bien. On a un cantonnement rêvé. Le soir, on sort dans la ville qui est très bien. Les habitants quoique boches sont assez chics.

12 décembre

Le matin on a répétition et l'après-midi, on donne concert. Il y a beaucoup de monde.

13 décembre

On passe notre journée à nettoyer et à finir de nous installer.

14 décembre

Le matin on fait répétition. Notre chef y vient, il nous parle de patriotisme. On rit de tout ce qu'il nous dit car on a trop vu combien il était patriote lorsque pétaient les marmites. Quelle sale bête tout de même et qu'il vaut peu. On se demande même comment il ose nous causer ainsi à nous qui l'avons vu à l'œuvre depuis le début de la guerre. Enfin, son discours ne nous émeut guère. L'après-midi on touche des capotes neuves.

15 décembre

Répétitions bien tranquilles. L'après-midi se passe à aménager la salle de répétition.

16 décembre

On a le vif regret de voir notre camarade MILLON renvoyé de la musique par notre maudit chef pour le seul motif qu'il allait à la messe. On voit une fois de plus combien notre chef vaut peu.

17 décembre

Rien de particulier.

18 décembre

Le régiment monte dans la nuit aux tranchées et nous, on a le bonheur de rester à Dannemarie.

19 décembre

Nous ne sommes pas de concert, on a le plaisir d'écouter le 22e. Le soir on se paie un bon petit souper.

20 décembre

Je souffre de la gorge.

21 décembre

Ma gorge ne va pas mieux.

22 décembre

Toujours pareil.

23 décembre

N'allant pas mieux. Je me décide à me faire porter malade. Je rentre le soir à l'infirmerie.

24 décembre

Le matin à la visite, j'ai 39°7 de fièvre aussi le major m'envoie d'abord à l'ambulance à Dannemarie où les sœurs (boches) offrent toutes sortes de bonnes gâteries. Elles ont fait un joli arbre de Noël. On part à 6 h. du soir pour Belfort où l'on m'installe à l'hôpital Sainte-Marie.

25 décembre

Dans la nuit, le "petit Noël" nous apporte à tous, un petit paquet. Dans la journée, il y a une ptite fête. On a des gâteaux.

26 décembre

Aujourd'hui encore, c'est la bombe, autant qu'on peut le dire pour des malades qui sont au lit. Cette fois, c'est notre infirmière qui nous offre des gâteaux et du vin vieux. Ces deux jeunes filles sont veuves et nous amusent bien par leurs chansons et monologues.

27 décembre

Je vais toujours de mieux en mieux.

1916**1er janvier**

C'est encore la fête à l'hôpital.

8 janvier

Je pars cette fois bien content pour une convalescence de 7 jours.

9 janvier

J'arrive à Dijon à 3 h. du matin. Je manque mon express, aussi je suis obligé

d'attendre l'omnibus avec lequel je n'arrive à Lyon qu'à 3 h. 1/2. J'en repars à 8 h. et arrivés à Saint-Rambert (d'Albon), je suis obligé de coucher.

10 janvier

Dès le matin, j'arrive enfin à Saint-Sorlin. Ma permission se passe bien.

18 janvier

Je pars le soir, je couche à Lyon.

19 janvier

Je pars de Lyon à 8 h. du matin pour arriver à Dijon à 3 h. de l'après-midi. J'y couche.

20 janvier

J'ai mon train à 3 h. du matin. Je m'arrête 2 heures à Besançon que j'ai un peu le temps de visiter. Enfin, j'arrive à Héricourt à 1 heure de l'après-midi. On nous mène au dépôt d'éclapés qui se trouve dans une grande caserne.

21 janvier

Au dépôt, mon temps se passe bien. On va chaque jour à la promenade. J'ai le plaisir de rencontrer Cyriaque SARRAZIN.

22 janvier

On siffle le capitaine du dépôt parce qu'il voulait nous empêcher de sortir le soir après la soupe.

26 janvier

Ce jour-là, on m'équipe.

27 janvier

A 11 h. du matin, je pars à la gare pour aller rejoindre mon régiment. Je débarque en gare de Valdieu ; j'ai encore 6 km à faire à pied pour aller à Dannemarie où j'arrive à 8 h. du soir, juste pour préparer mon sac pour le lendemain.

28 janvier

Dès le matin on quitte Dannemarie pour venir à Chavannes-sur-l'Etang.

29 janvier

On repart pour cantonner à Châlonsvillars

Dimanche 30 janvier

Répétitions pour le concert.

31 janvier

Travaux de cantonnement.

Mardi 1er février

Préparatifs de départ.

2 février

Répétitions.

3 février

Nous avons été au bois.

4 février

A 5 h. 1/2 nous quittons Châlonvillars. On arrive à Mélisey à 15 h.30 ; nous faisons défiler. On cantonne dans un mauvais hangar. On a fait 25 km.

5 février

Réveil à 5 h. Départ à 7 h. Nous arrivons à Fougerolles à 3 h. Nous défilons et rendons les honneurs au drapeau. La ville est jolie ; on cantonne au centre. On a fait 30 km.

Dimanche 6 février

On part à 6 h.30) Plombières-les-Bains (Vosges) à 10 h. On fait défiler tout le régiment devant le général de division SORBET. Le pays est beau. On arrive à Gérardfaing à 3 h. On a fait 23 km. On est bien fatigué. On est mal couché.

7 février

On part à 7 h.30. On arrive à Arches à midi. On fait défiler sous la pluie. On a fait 16 km.

8 février

Repos bien gagné.

9 février

Répétitions.

10 février

Le matin répétition et l'après-midi douches à l'usine.

11 février

Répétitions avec le vieux qui vient de rentrer de sa 5e permission.

12 février

Répétitions

13 février

On donne concert devant la division. Le général DE VILLARET commandant la 7e Armée y assiste. Beau succès.

14 février

Repos. Il fait un temps affreux.

15, 16, 17, 18 février

Répétitions

19 février

Douches.

20 février

Concert.

21 février

A Épinal, on voit descendre un avion boche par un obus.

22 février

Il tombe de la neige. La croix de guerre est remise au sous-chef et à ROBIN.

23 février

Répétitions.

24 février

Concert et cinéma offert aux enfants d'Arches.

25 février

Il neige toujours.

26 février

Préparatifs de départ.

27 février

Rassemblement à 10 h.20. Nous partons embarquer à Épinal. Nous embarquons à 15 h. et quittons Épinal à 18 h.30. Nous passons par Mirecourt, Toul. J'ai été d'embarquement des voitures. Nous débarquons au milieu de la nuit à Void, gare près de Commercy dans la Meuse. Nous faisons une quinzaine de km. dans la neige. C'est très pénible. Le pays est pauvre. On arrive à Méliny-le-Grand.

28 février

Repos. Le bruit court que nous partons demain ; on est à 32 km. de Saint-Mihiel.

29 février

On part. On arrive à Salmagne

1er mars

Rien de nouveau. J'ai oublié que pendant tout notre séjour à Archettes, j'avais trouvé une bonne maison chez l'ami GUGUS qui était très bon ; on y était comme chez soi.

2 mars

On quitte Salmagne dès 6h. du matin. En route, j'ai le plaisir de voir beaucoup de copains du 75e. On marche toute la journée et toute la nuit ; on arrive au cantonnement qu'à 5 h. du matin. On a eu la pluie, aussi on arrive exténués de fatigue. On est de vrais blocs de boue.

3 mars

A peine était-on couchés, qu'à 8 h. on se remet en route pour n'arriver que le soir à 6 h.

4 mars

Après une bonne nuit, on se remet en route à 11 h., près des lignes ; on traverse des coins très bombardés ; le canon fait rage. On voit passer des prisonniers ; on vient cantonner à Dieue.

5 mars

On part dès 7 h. vers les tranchées ; on passe à 2 km de Verdun. On cantonne dans un bois. C'est inouï ce qu'il y a comme troupes. Quel triste dimanche !! Le canon fait

rage. À 2 reprises dans la nuit, les boches attaquent mais ils sont arrêtés par notre artillerie. Je n'avais encore rien entendu de pareil.

6 mars

On quitte ce bois pour venir dans le fort d'Haudainville. Le soir on descend au village, mais notre sale vieux nous envoie chercher et nous dispute bien, mais sans nous faire trembler. Oh ! Quelle sale vache !!

7 mars

On a couché sur des planches. On a eu froid. Toute la matinée, on nous fait nettoyer et même cirer nos sacs.

8 mars

Dès le matin, une dizaine d'avions boches nous survolent et lancent des bombes, chacun se cache de son mieux. Ils tuent des soldats au village d'Haudainville.

9 mars

Le canon e fait rage toute la nuit et dure toute la journée sans arrêt. C'est terrible à entendre, les boches nous envoient des gaz asphyxiants ; on passe notre journée au fort à transporter des obus. Tout irait bien si on nous donnait assez à manger.

10 mars

Journée très calme. Il y a beaucoup de neige qui est tombée pendant la nuit.

11 mars

Rien de nouveau. Toujours de la neige. À 11 h. on a une alerte.

12 mars

C'est aujourd'hui dimanche. On passe la journée à travailler au fort. On transporte des obus de 155. C'est une corvée très pénible car chacun de ces obus pèse 40 kg. 500. Sur le fort de Souville, on voit arriver des 420 envoyés par les boches. C'est un vacarme infernal.

13 mars

Le matin exercice. C'est malheureux de se voir embêté de la sorte. L'après-midi on transporte des cartouches pour le 109e d'infanterie.

14 mars

Dès le matin, on prépare nos sacs. Il fait un temps splendide aussi dès le matin, les aéros sont en l'air. On quitte le fort à 3 h. pour arriver jusqu'au camp romain, on passe par des coins bombardés, on a la veine de passer sans accident. À 100 m. de nous tombent des obus de 210 qui blessent plusieurs types. On passe la nuit dans le bois, mais il ne faut pas penser à dormir, car le canon tonne sans arrêt. Quel enfer !!

15 mars

Dès ce matin, les boches bombardent notre camp. J'enterre les entrailles d'un pauvre type du 22e qui a été déchiqueté, il y en a partout par les arbres. C'est vilain à voir.

16 mars

On a réveil à 3 h. du matin pour partir aux tranchées. Nous restons avec le colonel dans le village de Watronville à 400 m. des lignes que l'on voit très bien car c'est la plaine. On mange la soupe à 10 h. du soir, ensuite on va au travail toute la nuit, on creuse des boyaux pour enterrer les fils téléphoniques.

17 mars

On dort jusqu'à midi. Les boches nous marmitent. On va à la soupe à 10 h. du soir, ensuite je suis de corvée pour amener des matériaux ; ce n'est pas le rêve car les obus tombent ; enfin on s'en tire bien. Où on allait à la soupe, des obus tombent et tuent un cuisinier.

18 mars

On se lève à midi ; les boches nous marmitent plus que jamais. On va à la soupe à 8 h. ; en revenant, je prends place à mon poste de relais, car les boches, avec leurs obus, coupent les fils téléphoniques, aussi, on est obligé de porter les plis du colonel au général de brigade. Ça n'est guère drôle, surtout dans la journée car les boches nous voient bien étant obligés de passer sur la route. On passe la nuit bien tranquille.

19 mars

C'est aujourd'hui dimanche. Je porte un pli à 9 h. du matin sans accident. Dans toute la journée j'en porte 4. Enfin tout s'est bien passé. On est relevé à 8 h. du soir.

20 mars

Dès le matin on nous fait travailler à charrier des pierres de maisons démolies. À 1 h. un obus nous tombe bien près sans faire de mal. On a lâché la brouette en vitesse. Il y a 8 blessés que l'on transporte le soir.

21 mars

Dès le matin, les boches nous criblent d'obus. C'est un vrai déluge, on est comme fous. On en compte 150 autour du coin où nous sommes. Jamais je n'avais vu chose pareille car ils nous tiraient rien que des gros qui éboulent tout. On a cru notre dernière heure venue. Enfin le soir tout se calme, on va au travail à 50 m. des premières lignes à 8 h. du soir. À 11 h. nos artilleurs criblent les boches d'obus. C'est beau et lugubre à voir.

22 mars

La journée est assez tranquille. Les boches ne nous bombardent qu'un peu à 4 h. de l'après-midi. Le soir on ne peut pas aller au travail car il pleut trop.

23 mars

Dès le matin, les boches nous font encore pleuvoir un vrai déluge d'obus. Il en est un qui tombe dans l'infirmerie et tue le seul type qui y était resté. C'est bien de sa faute car il n'a pas voulu aller à la cave quand l'obus est tombé. Cela n'est pas fait pour nous donner du courage. Ces obus nous décident enfin à creuser des abris souterrains ; on s'y met dès midi et l'on travaille ainsi toute la nuit. BLANCHARD et COINDRE enterrent le pauvre soldat qui devait être évacué le soir même. Triste fatalité. Après des journées pareilles, on est comme fous.

24 mars

Comme j'ai travaillé toute la nuit dans la journée je ne fais rien. Les boches envoient une rafale d'obus à 9 h. du matin, mais assez loin de nous. Ils nous laissent tranquilles jusqu'à 4 h. de l'après-midi ou ils nous bombardent pendant 10 minutes seulement. À 7 h. du soir, je pars pour prendre mon poste de relais avec GRIMAUD. Je suis au n°1 à la maison blanche. Dès 10 h. du soir, j'ai un pli à porter au colonel. Il fait une nuit noire, aussi je m'en vois de cruelles par ce chemin qui est plein de trous d'obus enfin la nuit se passe bien tranquille.

25 mars

Il n'y a pas de pli avant midi pour le colonel. On n'est guère tranquille pour traverser le village qui sans cesse est bombardé. Il y a encore un pli à 4 h. et à 7 h. Enfin à 8 h., on vient nous relever. La journée s'est bien passée.

Dimanche 26 mars

Dès 6 h. du matin nos artilleurs font un feu d'enfer sur les boches qui ne tardent pas à se venger en tirant sur Watronville où nous sommes. Le soir je suis de ravitaillement qui est une corvée qui n'est pas une sinécure surtout avec la pluie ; on a de l'eau jusqu'à la cheville.

27 mars

On travaille dur à construire des abris, dans la journée aucun obus, le soir je suis encore de ravitaillement. Des musiciens vont à Ronvaux chercher des blessés ; dès leur retour, les boches font un bombardement d'enfer. On ne sait où se mettre pour se savoir en sécurité. Il faut avoir vécu ces instants pour comprendre ce qu'est un bombardement de nuit. Un obus blesse le musicien DEFURNEL et DARUME a une commotion. Ils nous ont bombardés à 2 reprises, je venais juste d'arriver du ravitaillement en pataugeant dans l'eau.

28 mars

Le matin je travaille encore aux abris, aucun obus avant 3 h. de l'après-midi.

29 mars

Le matin je travaille encore aux abris et l'après-midi j'ai repos car le soir je dois aller au poste de relai.

30 mars

C'est du poste 1 de relai que j'écris. Bien qu'il fasse un temps splendide, il pleut car le terrain est tout détrempé, on a les pieds dans l'eau. On peut juger s'il y a de l'eau car on s'amuse à faire des bateaux en papier que l'on met dans le coin de l'abri où l'on a fait un trou pour l'écoulement de l'eau. Dans toute la journée, il n'y a eu que deux plis. Le ciel est constamment sillonné d'aéros boches. A 8 h. du soir, tout autour de notre abri, c'est une pluie d'obus aussi on s'attend à chaque instant à en recevoir un. Enfin, tout cesse sans accident et à 7 h. on est relevés.

31 mars

On dort jusqu'à 8 h. du matin, ensuite on prépare nos sacs car nous sommes relevés le soir même. Enfin on quitte Watronville à 7 h. du soir. Quel soupir de soulagement de sortir de cet enfer. On arrive à minuit près de Dieue. On est logés dans des péniches. La musique est sur le "Hubert".

1er avril

On se lève à 8 h. Dès le matin on se met à laver son linge. Quel plaisir de se voir enfin loin de ces sales marmites. Le coin où nous sommes est charmant aussi on s'y trouve bien heureux. Nos péniches sont sur le canal de l'Est et tout autour il y a des prairies. C'est le rêve.

2 avril

Dès le matin, je vais aux Monthairons avec le sous-chef, y porter des affaires, car, à grand regret il nous faut quitter nos péniches pour aller au camp de la Béholle car nous allons aller au travail de nuit. On part à 1 heure de l'après-midi.

3 avril

On a réveil à 3 h. ; on boit le café et l'on part au travail pour faire des tranchées ; on ne revient que le soir. C'est la 8e compagnie qui nous nourrit.

4 avril

Même travail.

5 avril

Idem

6 avril

Idem. On est bien fatigué de se lever chaque jour si matin, et de faire autant de travail.

7 avril

On a réveil à 7 h. 1/2 pour partir au travail. On en revient à midi, et dès notre arrivée dans le bois où nous logeons, les boches y cognent avec des obus qui ne blessent qu'un type de la 5e.

8 avril

Repos

9 avril

Toute la journée on a repos. On se prépare à partir ; on part à 6 h. du soir. On est heureux de quitter ce sale coin. On vient coucher à Dieue.

10 avril

Dès le matin, je me lève et fais du chocolat à toute mon escouade. On voit des boches qui nettoient la rue.

11 avril

On quitte Dieue à 8 h. 1/2 du matin. Le matin on a un temps splendide mais à midi le temps change subitement et la pluie se met à tomber. Enfin à 5 h. du soir, on arrive trempés à Courcelles-sur-Aire. On grelotte et pour se réchauffer on se couche.

12 avril

Après une bonne nuit, je me lève à 8 h ; on ne fait rien jusqu'à 1 h. où on recommence à faire de la musique.

13 avril

Il pleut et il fait très froid aussi on grelotte dans notre fange.

14 avril

Rien de nouveau.

15 avril

Tout ce qu'il y a de nouveau, c'est que vers le soir il tombe de la neige.

16 avril

C'est aujourd'hui les Rameaux, on a repos.

17 avril

Toujours le mauvais temps. Il fait très froid.

18 avril

On se prépare pour partir demain. On emballe les instruments.

19 avril

On a réveil à 1 h. du matin, on part à 2 h. sur la grande route où l'on embarque dans des autos. Il pleut, il fait un temps affreux. On débarque à 5 h. à 9 km. de Verdun. On part à pied et on arrive à Verdun où on loge dans une caserne. La 3e escouade est logée dans une cellule de la prison. Les boches bombardent la ville mais on ne s'en fait pas pour cela et on passe une bonne nuit.

20 avril

On se lève à 9 h. du matin. Dans la journée on prépare nos sacs. On part à 7 h. 1/2. On traverse tout Verdun en longeant les murs des maisons. De plus en plus on se rapproche des tranchées. Sur la route nous sommes bombardés à plusieurs reprises. La route est criblée de trous d'obus qui sont plein d'eau, on y tombe parfois dedans aussi on est trempés et couverts de boue. Enfin, après mille peines on arrive au poste de commandement. Ici, il n'y a que la moitié de la musique qui y reste, aussi on fait demi-tour. Ce qu'on voit est horrible. Il n'y a pas 1 mètre qui n'ait pas un trou d'obus ; on voit défiler en masse des pauvres blessés couverts de boue. Tout le long de la route, c'est plein d'hommes et de chevaux tués. C'est un spectacle horrible. Pour nous tout va bien jusqu'au village de Fleury mais là, une pluie d'obus s'abat sur nous ; on fait des plats ventres dans la boue, enfin on peut se glisser dans un trou d'obus où nous rentrons 8. Pendant 20 minutes, c'est autour de nous un déluge d'obus ; on est criblés d'éclats et de terre ; on reste ainsi dans une terrible attente, couchés dans la boue. Enfin pendant une accalmie, on fait un bond en avant et on file sans soucis des obus qui tombent, mais on serait contents d'être tués tellement on en a marre. En route on trouve un blessé du 9e chasseurs à pied qui n'en peut plus et qui est assis dans la boue. On lui aide à marcher ; enfin à 3 h. du matin, on arrive à Verdun. La soirée que l'on vient de passer dépasse tout ce qu'on a pu voir jusqu'à présent. On serait contents d'être tués pour n'avoir plus à souffrir, car encore une fois, c'est horrible. On a vu des trous d'obus qui pour le moins avaient 15 m. de diamètre. On a pris les tranchées vers Douaumont.

21 avril

De toute la journée, on ne fait rien.

22 avril

Jusqu'à 3 heures, rien de nouveau mais à une heure, je suis désigné avec FAUGIER pour monter vers le colonel, c'est non sans peine qu'on y arrive car tout le long, nous sommes bombardés. On fait des plats ventres dans la boue. Le retour se fait presque sans obus. Dans la nuit, en allant chercher des blessés, il y a BOEUF qui a été tué, COTTE blessé ainsi que COINDRE. Ce sont là de bons camarades musiciens qui nous quittent.

23 avril

Avec le reste de la musique, je monte au poste de secours. Dès notre arrivée, on part chercher des blessés vers les tranchées. On a une misère incroyable car on embourbe jusqu'aux genoux, à chaque instant on tombe dans des trous d'obus et à chaque instant pleuvent des obus. Ça monte à pic, aussi on est obligé de traîner le brancard. Oh ! Les pauvres blessés qui malgré cela, ne se plaignent pas. Qui n'est pas venu dans ce coin n'a rien vu de la Guerre. Nous sommes couverts de boue et à bout de forces. Dans la nuit on a encore le musicien BARRET blessé.

24 avril

Même travail que la veille et avec une misère encore bien plus grande car on n'a eu à manger que des biscuits. Nous sommes bien marmités en montant notre blessé. Pour nous aider on a eu du renfort du 22e. J'ai oublié de dire que dans la nuit du 22 au 23 notre régiment a attaqué ; il a pris une tranchée mais il en a été chassé par nos canons ; c'est effroyable.

25 avril

On est à bout de forces, on n'a rien à boire sauf un peu d'eau de vie. Même travail que la veille. On ne peut se faire idée de la misère que nous avons.

26 avril

Nous sommes bien fatigués. Même travail toute la nuit. Il y a beaucoup de blessés.

27 avril

Journée vraiment terrible pendant laquelle on a reçu dans notre poste de secours un bombardement sans pareil. On reçoit des obus de gros calibre. À 3 h. de l'après-midi, un 380 passe sous les fondations de la redoute et fait sauter le glacis de l'intérieur et avec une dizaine de musiciens. Je me trouvais dans la salle à côté. On les entend crier, aussi on croyait les voir tous écrasés ; enfin, il n'y avait que des blessés légèrement et des commotionnés mais on était tous affolés car les boches redoublaient leur tir, aussi avec le major, on se réfugie dans un coin de la redoute en attendant une mort que l'on croyait certaine. Nous avons ainsi passé 4 heures c'est à dire jusqu'à la nuit où tout s'est calmé. On a ensuite changé de place notre poste de secours. Ce jour-là, on n'a pas pu transporter de blessés car nous étions tous plus morts que vifs. Qui n'a pas vécu ces heures, ne peut pas y croire ; c'est trop terrible.

28 avril

Journée où il y a eu le plus de blessés, car vers les 5 heures du soir, les boches nous ont attaqués avec du liquide enflammé mais ils ont été repoussés avec de grosses pertes. Je suis malade mais comme les camarades, je fais un grand effort pour transporter les blessés. Tellement je suis faible, par moments, la tête me tourne. Enfin à 2 h. du matin on est relevé par le 22e.

29 avril

Pendant la relève les boches nous ont bien marmités ; enfin à grand 'peine on arrive à passer ; on arrive à Verdun à 7 h. du matin. On est logés à l'hôpital Sainte-Catherine dans des caves, car on est sans cesse bombardés. Je reste couché toute la journée car je n'ai plus de forces. J'ai des coliques sans doute provoquées par l'eau des trous d'obus qui était infecte mais qu'on buvait quand même tellement on avait soif. Je puis dire n'avoir jamais autant souffert et la nuit les boches bombardent avec furie ; ils blessent notre colonel, notre chef de musique et tuent notre porte-drapeau et le lieutenant téléphoniste, ainsi que le lieutenant MARQUET du ravitaillement.

30 avril

Je me fais porter malade, le major me met à la diète et me dit de rester couché.

1er mai

Je suis toujours malade, je n'ai pas de forces et ne mange rien. Notre général de brigade est tué.

2 mai

Je suis toujours malade.

3 mai

Encore malade mais quand même, je sens que je vais mieux. Je n'ai pas même la force d'écrire. À 9 h. du soir les boches nous bombardent mais on est à la cave, aussi on ne bouge pas.

4 mai

Je ne me fais pas porter malade car je sens que je vais un peu mieux : je commence à manger.

5 mai

Toute la journée on ne fait rien. Vers 6 heures du soir, un grand orage se lève ; nos saucisses c'est-à-dire nos ballons captifs sont pris dans le remous et fortement ballottés si bien que les câbles cassent et les saucisses partent ; les hommes qui les montent se précipitent des nacelles et se laissent tomber dans le vide, soutenus par un parachute. En voyant cela on a vécu des instants sensationnels. Je n'avais encore rien vu de pareil ; surtout au premier qui a sauté de la nacelle car on le croyait perdu, mais tout d'un coup, le parachute s'est ouvert. On a vu aussi s'envoler 6 ballons.

6 mai

Il pleut, on a tous le cafard car le régiment doit remonter en 1ère ligne ; il n'y a que le 2e bataillon qui monte.

7 mai

Les boches ont attaqué en masse ; ils n'ont pu prendre que quelques petits postes. A la musique, on monte en ligne dans la journée. L'attaque des boches a été terrible mais ils ont été fauchés par nos mitrailleuses. Nous avons aussi beaucoup de pertes. Au 2e bataillon, il ne reste que 160 hommes. Le terrain est couvert de boches fauchés par nos tirs de barrage d'artillerie.

8 mai

Journée assez calme. Nos observateurs voient les boches qui transportent les blessés en grand nombre et en plein jour, mais on n'y tire pas dessus car on est plus humains qu'eux. Le soir, nous avons aussi beaucoup de blessés à transporter.

9 mai

Même travail que d'habitude. Il n'y a toujours pas la vie (?) de transporter les blessés car où nous passons, on est bien bombardés et ce n'est pas le rêve surtout lorsqu'on a un blessé sur le dos.

10 mai

Dans la journée tout est assez tranquille, mais dès la nuit, on part pour aller chercher les blessés. Avec mon équipe on part les derniers. À peine a-t-on franchi le talus, après les redoutes, que je reçois un éclat en pleine poitrine. Je suis renversé tellement le choc a été fort. L'éclat n'a pas pénétré, il m'a juste contusionné le sein gauche. Mes camarades d'équipe me ramènent au poste de secours car je souffre. Une fois-là, je me repose. Enfin, une fois de plus je l'ai échappé belle. Ce soir-là, les boches tirant beaucoup, aussi on se préparait à passer sous leur tir lorsque j'ai été blessé.

11 mai

Je me repose et ne transporte pas de blessés ; toute la nuit, de part et d'autre, le bombardement est intense.

12 mai

Le bombardement de la part des boches est terrible ; on craint une attaque. À 2 h. 1/2 du matin, les boches attaquent sur les pentes de Vaux. Aussitôt notre artillerie fait un tir de barrage si intense que d'où nous sommes, on voit les tranchées boches éclairées par les éclatements des obus. Qui n'a pas vu cela, n'a rien vu de la guerre.

13 mai

Sans doute découragé par leur insuccès, les boches nous laissent tranquilles toute la journée. Il n'y a que vers 7 h. du soir qu'ils bombardent notre poste de secours. On ne rit guère, car il serait malheureux de se faire amocher le dernier jour car nous sommes relevés dans la nuit par le 108e. On est relevés à 7 h. du matin, il pleut à torrents. On est tous trempés.

14 mai

On arrive à Verdun vers les 3 h. du matin et, veine insensée, on ne reçoit pas un obus. On est tous bien fatigués mais cela fait encore 14 km. à pied pour aller où les autos doivent nous prendre. On embarque à midi. Inutile de dire combien on est heureux de s'éloigner de ce maudit front. En traversant Bar-le-Duc, on est tout joyeux de revoir des civils et tant d'activité. On débarque près de Culey à 5 h. du soir. On vient cantonner dans ce petit pays où on se trouve tout heureux.

15 mai

Enfin on vient de passer une bonne nuit. Le soir dans une maison, on fait un bon repas.

16 mai

On commence déjà de faire de la musique. On est tous bien fatigués. On est ce qu'on peut appeler vidés. On ne tient plus debout. Enfin espérons que les forces reviendront bientôt. On nous parle des permissions, aussi on est tout joyeux.

17 mai

Répétition pendant 1 heure seulement. Notre maudit chef de musique nous montre une fois de plus combien il vaut peu, car aujourd'hui les permissions reprennent aussi le capitaine PIASTRI vient lui proposer de faire partir toute la musique ensemble. Eh bien, il a refusé, aussi personne de chez nous ne part à ce tour-là. Inutile de dire combien on est outrés surtout après les pénibles journées qu'on vient de connaître, alors que lui-même a été assez lâche pour ne pas nous suivre aux tranchées, mais il est resté bien à l'abri dans les caves de Verdun.

18 mai

Nous avons un temps splendide. Je vais un peu mieux.

19 mai

Rien de nouveau. Je ne mange toujours pas beaucoup.

20 mai

Idem

21 mai

Cette fois notre sale vieux augmente encore la colère que l'on a contre lui, car à 10 h. nous apprenons qu'il part en permission pour la 6e fois alors qu'il nous a empêchés de partir il y a quelques jours. Il devrait avoir honte. Je ne vais toujours pas très bien. Je ne peux pas encore fumer une cigarette.

22 mai

Rien de nouveau

23 mai

On nous annonce la visite du général BARRES.

24 mai

Rien de nouveau.

25 mai

On part à midi 1/2 à 8 km. de Culey où l'on va passer une revue du général PETAIN et d'un général russe. C'est une bien pénible journée car l'on était trempés de sueur et à 2 reprises, on reçoit la pluie. On rentre le soir à 5 h. Je suis bien ennuyé d'apprendre que je ne partirai pas en permission car ma convalescence, que j'ai eue au mois de janvier compte pour mon 2e tour.

26 mai

Rien de nouveau.

27 mai

Le matin, il y a réveil en fanfare pour toute la clique.

10 juin

Le régiment quitte Culey à 5 h. du matin pour embarquer en auto. Quant à moi, je ne pars qu'à 9 h. en auto avec les sacs des permissionnaires. On est en panne à Souilly 1/2 heure, enfin on arrive à Dieue à 3 h. de l'après-midi.

11 juin

On est logé dans une grange. On fait tous les jours de la musique jusqu'au 18 où nous donnons concert à Dieue où nous sommes près du corps d'armée.

19 juin

On fait encore de la musique.

20 juin

Le matin on fait de la musique. L'après-midi on emballe les instruments et on se prépare à monter en ligne. On part à 6 h. ; on arrive au camp de la Béholle à 8 h. ; 15 musiciens y restent. Nous sommes 10 musiciens qui filons sur le camp Joffre qui est dans un bois. Il y en a 10 autres qui vont jusqu'à Moulainville. Au camp Joffre, nous sommes sous la garde d'un sergent des brancardiers divisionnaires qui est très gentil. Notre mission est d'aller chercher chaque soir les blessés du côté de Moulainville. On travaille toute la nuit et on dort la journée. On est logés dans une petite baraque en planches recouvertes avec du papier. On s'y croit à l'abri ; c'est le principal. Ça tire beaucoup autour de nous car c'est plein de batteries d'artillerie ; enfin, nous sommes ici au petit bonheur avec l'espoir de ne pas être touchés. En cas de trop fort bombardement, nous avons un abri tout près d'ici, mais c'est trop humide et trop au noir, aussi on n'y reste pas. Enfin, on est heureux d'être dans ce secteur

car c'est le paradis à côté de Douaumont. Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'on ne mange qu'une fois par jour.

21 juin

La lutte d'artillerie est très active. On n'a rien touché à manger pour la journée ; heureusement qu'on a des provisions.

22 juin

Enfin on est ravitaillé par la 2e compagnie. On a des blessés à aller chercher au village de Moulainville.

23 juin

Ce jour-là, dès le matin, la lutte d'artillerie est terrible. Les boches bombardent le fort de Moulainville, qui est à 1 km. d'ici, avec des 420. Chaque fois qu'arrive un de ces obus, on croyait entendre un Decauville. Enfin, l'après-midi, ils ne tirent plus, aussi un peut aller chercher les blessés. Ce ne sont que des intoxiqués qui, je pense, à l'ambulance, reviendront à eux. Il n'y a que 3 morts dont un major. Ce jour-là, nous avons évacués 6 blessés ou intoxiqués, et avec grand peine, car nous étions bien gênés par les gaz qui, hélas, depuis 2 jours, nous embêtent bien, et même un soir, nous avons été obligés de dormir avec les masques.

24 juin

La journée est assez calme. A tombée de nuit, nous allons chercher les 3 morts du fort de Moulainville. Ça n'a rien de drôle d'aller dans ce coin, surtout pour chercher des morts. À peine arrivés, on repart chercher des blessés au village de Moulainville.

ndlr : le journal s'interrompt à cette date, Justin VERRIER meurt au combat le 1^{er} août 1916 au ravin des Fontaines près de Verdun (Meuse).

oooooo